

Émotions!

XVI^e colloque annuel du « Brackweder Arbeitskreis »

(IHA Paris, 20 et 21 novembre 2009)

Qu'il s'agisse de la peur ou de la haine, de l'amour ou du plaisir, du deuil ou du désir – l'importance croissante qu'accordent les analyses historiques à la dimension des émotions au cours des dernières années s'exprime déjà au niveau des titres d'un grand nombre de publications.¹ Malgré ce constat, il serait certainement erronée de parler d'un courant univoque: les approches et les méthodes choisies se distinguent profondément et ceci vaut également pour les positions prises en ce qui concerne les possibilités d'analyse et l'interprétation des phénomènes observés. En fait, ce champ de recherche étant devenu très vaste pendant les dernières deux décennies, les premières présentations critiques de l'état de la recherche qui viennent de paraître se concentrent avant tout sur la diversité des approches appliquées.²

Malgré cette diversité qui se reflète également au niveau des interprétations, il n'y a aucun doute que le domaine des émotions occupe un rôle central dans l'analyse et dans la compréhension des actions des êtres humains, soit-il au plan individuel ou au niveau des actions collectives.³

¹ Les réflexions suivantes ne prétendent pas de présenter un tableau complet de la recherche actuelle – les titres cités ne constituent donc qu'un choix exemplaire. – Voir par exemple: « *Furor, zorn, irance*. » *Interdisziplinäre Sichtweisen auf mittelalterliche Emotionen*, dir. Beate Freudenberg, Berlin 2009 (Das Mittelalter, 14/1); Catherine Newmark, *Passion – Affekt – Gefühl. Philosophische Theorien der Emotionen zwischen Aristoteles und Kant*, Hamburg 2008 (Paradeigmata 29); Elke Koch, *Trauer und Identität. Inszenierungen von Emotionen in der deutschen Literatur des Mittelalters*, Berlin/New York 2006 (Trends in Medieval Philology 8); Jutta Eming, *Emotion und Expression. Untersuchungen zu deutschen und französischen Liebes- und Abenteuerromanen des 12. bis 16. Jahrhunderts*, Berlin/New York 2006 (Quellen und Forschungen zur Literatur- und Kulturgeschichte 39); Klaus Oschema, *Freundschaft und Nähe im spätmittelalterlichen Burgund. Studien zum Spannungsfeld von Emotion und Institution*, Köln/Weimar/Wien 2006 (Norm und Struktur 26); Barbara H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca N.Y. 2006; Damien Boquet, *L'ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen 2005; Simo Knuutila, *Emotions in Ancient and Medieval Philosophy*, Oxford 2004; Rüdiger Schnell, *Sexualität und Emotionalität in der vormodernen Ebe*, Köln/Weimar/Wien 2002; Charles Baladier, *Éros au Moyen Âge. Amour, désir et « delectatio morosa »*, Paris 1999; Barbara H. Rosenwein (dir.), *Anger's Past. The Social Uses of an Emotion in the Middle Ages*, Ithaca N.Y./London 1998, ainsi que les volumes collectifs de Claudia Benthien/Anne Fleig/Ingrid Kasten (dir.), *Emotionalität. Zur Geschichte der Gefühle*, Köln/Weimar/Wien 2000 (Literatur – Kultur – Geschlecht. Kl. Reihe 16), et C. Stephen Jaeger/Ingrid Kasten (dir.), *Codierungen von Emotionen im Mittelalter / Emotions and Sensibilities in the Middle Ages*, Berlin/New York 2003 (Trends in Medieval Philology 1).

² Voir surtout Rüdiger Schnell, « Historische Emotionsforschung. Eine mediävistische Standortbestimmung », *Frühmittelalterliche Studien* 38 (2004), p. 173–276. On regrettera que le choix bibliographique qui accompagne l'introduction au numéro thématique *Furor, zorn, irance* (n. 1), p. 6–11, se concentre presque exclusivement aux titres parus en langue anglaise et allemande; cf. les renvois complémentaires aux publications françaises dans Piroška Nagy (dir.), *Émotions médiévales*, Paris 2007 (Critique 716–717).

³ Cf. pour un plaidoyer engagé dans ce sens Ramsay MacMullen, *Feelings in History, Ancient and Modern*, Claremont (Calif.) 2003, dont la demande emphatique que l'historien devrait « sentir avec » les objets de son analyse (*ibid.*, p. 132s) paraît cependant très problématique. Voir aussi le compte-rendu de Damien

Il semble qu'avant tout une approche culturaliste, qui a appris d'analyser les actions du passé dans le contexte de leurs conditions structurelles et des réseaux sociaux au sein desquelles elles se situent, ne puisse aucunement négliger la nécessité de construire des modèles adéquats pour la description des décisions et des choix d'actions des acteurs historiques. Dans la perspective d'une anthropologie historique, il est désormais impossible de décrire de manière complète ou du moins satisfaisante les paramètres décisifs pour la manière d'agir des acteurs historiques au moyen du seul paradigme du « choix rationnel ». Ce constat nous invite à élargir notre perspective afin d'inclure d'autres éléments parmi lesquels on comptera entre autres la dimension des émotions et des affects.⁴ Ceci ne veut pourtant pas dire que la « rationalité » se présente comme la seule (voire même la meilleure) notion opposée à celle de l'émotion. Bien au contraire, il semble préférable de définir cette dernière plutôt comme l'action « intéressée » ou « désirante », ce qui permet au même moment d'observer la manière dont les émotions et la raison peuvent apparaître en coexistence dans des degrés de mélange variables. La recherche ne partira donc pas d'une relation antagoniste entre l'émotion et la rationalité – ce qui invalide par ailleurs le maître-narratif du « Zivilisationsprozess » qu'a proposé Norbert Elias et qui implique une évolution linéaire envers le contrôle des affects et la prédominance de la raison et du calcul. Au même moment on acceptera cependant que les émotions ont une grande influence sur la manière d'agir des êtres humains et par conséquent sur les objets des disciplines dont le travail implique une visée historique. Ainsi il devient inévitable qu'on réserve une place adéquate aux émotions dans toute analyse.

Bien qu'une telle orientation puisse toujours rester sujet au débat, elle prend au sérieux toute une série de propositions à la fois attirantes et ignorées, qui furent jadis faites au sein de « l'école des Annales »: aussi tôt que les années 1940, des auteurs singuliers ont demandé la reconstruction de la « vie affective » des époques antérieures afin de permettre à la recherche de s'approcher à l'idéal d'une « histoire totale ».⁵ Or, il est vrai que les difficultés qu'entraîne cette exigence sont loin d'être surmontées. Même si nous réfléchissons sur notre propre époque, les opinions quant à la description adéquate et l'analyse du phénomène de l'émotion restent extrêmement variées: les positions démarquent un champ de tension qui s'étend de l'approche « essentialiste », qui part de l'assomption qu'au moins un groupe d'« émotions de base » constitue des constantes anthropologi-

Boquet dans *Bryn Mawr Classical Review*, URL <http://bmcr.brynmawr.edu/2004/2004-04-19.html>. Pour des réflexions méthodologiques (avec une focalisation sur l'histoire contemporaine) cf. Christophe Prochasson, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Paris 2008, qui évoque le danger d'une « émo-tionalisation » de la recherche historique..

⁴ Cf. Nico H. Frijda/Antony S. R. Manstead/Sacha Bem (dir.), *Emotions and Beliefs. How Feelings Influence Thoughts*, Cambridge 2000.

⁵ Régulièrement cité dans ce contexte, mais sans l'approfondir, est l'article de Lucien Febvre, « La sensibilité et l'histoire. Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? », *Annales d'Histoire Sociale* 3 (1941), p. 5–20. Pour une mise au point récente voir Gerd Althoff, « Tränen und Freude. Was interessiert Mittelalter-Historiker an Emotionen ? », *Frühmittelalterliche Studien* 40 (2006), p. 1–11.

ques, jusqu'au modèle « socioconstructiviste », fondé sur l'idée que l'émotion est fondamentalement influencée par des conditions sociales et culturelles.⁶

Au premier abord, la première de ces hypothèses présente l'avantage qu'elle offre à l'analyse historique une base certaine pour l'interprétation et la taxation des dispositifs d'action qui sont dominés par l'influence des émotions. Or, les débats des dernières deux décennies ont clairement montré que cette position n'est plus tenable, au moins dans une version « dure ». Si l'on part, en revanche, de la construction socioculturelle des émotions, cette prémisse permet également l'historisation radicale de notre objet – tout en le rendant moins saisissable. Les deux prémisses se ressemblent pourtant en ce que chacune d'eux part de l'idée que les émotions constituent un élément non-négligeable de l'existence humaine. En ce qui concerne ses mécanismes de fonctionnement, la médiéviste Barbara Rosenwein propose depuis plusieurs années une approche strictement socioconstructiviste, s'opposant donc au « modèle hydraulique » qui a longtemps dominé les travaux dans les sciences sociales dans le sillage des publications et de la théorie psychologique de Sigmund Freud.⁷ Sans qu'il soit rendu explicite, l'image tordue et inadéquate des changements émotionnels extrêmes qu'auraient éprouvés les hommes médiévaux reste souvent prédominant ; une image qui a été fortement popularisée par l'ouvrage de Johan Huizinga sur « l'automne du Moyen Âge » et qui caractérise toujours certains débats scientifiques actuels, entre autres dans les enquêtes sur le rôle de la violence. Une autre idée reçue qui nécessite des modifications et précisions peut finalement être identifiée avec la théorie du « Zivilisationsprozess » qui attribuait également au Moyen Âge une vie affective désordonnée et extrême.⁸

Indépendamment du modèle qu'on aura des émotions en tant que phénomène, se pose inévitablement la question du caractère et de la valeur des témoignages qui sont à la disposition des historiens. Chaque texte, chaque image et chaque objet qui présente une action ou une série d'actions comme étant fondée sur et motivée par des émotions ne nous permettent que d'entrevoir la réalité historique de manière indirecte et médiatisée. Elles ne nous fournissent donc qu'une impression des discours sur ou « avec » l'émotion. La solution traditionnelle pour cette difficulté, avant tout dans les travaux historiques, semble avoir consisté dans une lecture qui prenait les expressions en question comme des éléments d'un système de représentations symboliques, de son côté organisé sur la base des mécanismes rationnels. À l'intérieur de ce système, un discours qui emploie des notions « émotionnelles » devrait donc être abordé comme une forme ritualisée de la

⁶ Pour une synthèse introductive voir Jeroen Deploige, « Studying Emotions. The Mediaevalist as Human Scientist ? », dans Élodie Lecuppre-Desjardin/Anne-Laure Van Bruaene (dir.), *Emotions in the Heart of the City (14th–16th century) / Les émotions au cœur de la ville (XIV^e–XVI^e siècle)*, Turnhout 2005, p. 3–24.

⁷ Cf. surtout Barbara H. Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », *The American Historical Review* 107 (2002), p. 821–845.

⁸ Pour la critique de l'œuvre d'Elias cf. récemment les contributions de Rüdiger Schnell, surtout id., « Kritische Überlegungen zur Zivilisationstheorie von Norbert Elias », dans id. (dir.), *Zivilisationsprozesse. Zu Erziehungsschriften in der Vormoderne*, Köln/Weimar/Wien 2004, p. 21–83.

communication symbolique : ainsi la fureur ou les larmes des acteurs historiques individuels deviennent des modes d'expression codifiés qui doivent avant tout satisfaire les exigences du système dans une situation concrète.⁹

Cette position a indubitablement permis à la recherche historique de faire des grands progrès au cours des dernières deux décennies en fournissant de nouvelles approches à des phénomènes tel l'honneur, la fureur, la grâce etc., que nous comprenons désormais mieux dans leur nature de médias de communication sociale et politique.¹⁰ Or, elle exclue de manière systématique la possibilité des émotions authentiques et individuelles qui ne sont pas entièrement explicable à travers des paramètres sociaux et situationnels. En lisant les témoignages d'un discours qui est caractérisé par l'emploi des notions d'affectivité à travers une grille d'interprétation fonctionnaliste ou rationaliste, on semble donc perdre tout critère qui permettrait de reconnaître des formes indépendantes d'émotions. Si l'on part de l'idée de base que les actions des êtres humains sont profondément marquées par l'influence des émotions qui les motivent ou les modifient, le caractère insatisfaisant de l'approche fonctionnaliste devient évident. Déjà les observations qu'ont publiées Febvre et Huizinga sur les « éruptions des affects » dans les sociétés médiévales impliquent qu'une interprétation adéquate ne se puisse pas contenter avec des renvois au cadre rituel, symbolique ou public. Ne prenons que le seul exemple de la multitude des formes du deuil, donc d'un des phénomènes affectif dont l'expression fut le plus intensément ritualisée à l'époque médiévale. Malgré ce côté normatif, les chroniqueurs comme les auteurs des textes littéraires ont régulièrement su leur prêter des contours et des marqueurs d'intensité individualisés, comme l'a montré par exemple Bernhard Jussen à partir de l'exemple de Philippe le Bon et du deuil qu'il éprouvait pour son père assassiné.¹¹

Une solution convaincante qui nous permettrait de survenir la « barrière de la représentation » afin d'entamer de manière plus directe l'analyse des actions fondées sur les émotions ne semble pourtant pas encore être en vue¹², et ceci d'autant plus que l'intérêt des

⁹ Cette position est à la base de plusieurs publications de Gerd Althoff, cf. par exemple id., « Empörung, Tränen, Zerknirschung. »Emotionen« in der öffentlichen Kommunikation des Mittelalters », *Frühmittelalterliche Studien* 30 (1996), p. 60–79.

¹⁰ Voir par exemple le volume collectif cité « Anger's past » (n. 1), ainsi que Knut Görich, *Die Ehre Friedrich Barbarossas. Kommunikation, Konflikt und politisches Handeln*, Darmstadt 2004; Claudia Garnier, « Injurien und Satisfaktion. Zum Stellenwert rituellen Handelns in Ehrkonflikten des spätmittelalterlichen und frühneuzeitlichen Adels », *Zeitschrift für Historische Forschung* 29 (2002), p. 525–560; Gerd Althoff, « Huld. Überlegungen zu einem Zentralbegriff der mittelalterlichen Herrschaftsordnung », *Frühmittelalterliche Studien* 25 (1991), p. 259–282 (réimprimé dans id., *Spielregeln der Politik im Mittelalter. Kommunikation in Frieden und Fehde*, Darmstadt 1997, p. 199–228).

¹¹ Bernhard JUSSEN, « Dolor und Memoria. Trauerriten, gemalte Trauer und soziale Ordnungen im späten Mittelalter », dans Otto G. Oexle (dir.), *Memoria als Kultur*, Göttingen 1995 (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte 121), p. 207–252.

¹² Dans ce sens, la présentation emphatique d'Alexander Brungs semble problématique, cf. Alexander Brungs, « Charakteristische Aspekte des Zorns in seiner Darstellung durch Philosophen des Mittelalters », dans Freudenberg (dir.), « *Furore, zorn, irance* » (n. 1), p. 28–40, ici 28: « Die von mir vorgestellten Lehrstücke untersuchen also nicht (historische oder zeitinvariante, individuelle oder kollektive) Begriffe des Zorns bzw. Ideen etc. über den Zorn, sondern den Zorn als solchen, als etwas, das in der Welt vor-

différentes disciplines qui se consacrent à l'analyse du Moyen Âge focalise également sur des aspects très variés : si les disciplines philologiques se montrent particulièrement intéressé dans l'expression textuelle qui utilise des notions et des motifs affectifs en tant qu'éléments narratifs ou formes esthétiques, l'analyse historique proprement dite se concentre plutôt sur l'influence concrète des émotions sur des actions réelles ou sur les conséquences émotionnelles qu'ont eu des événements historiques pour des individus et des groupes. Afin de fournir une première impression des phénomènes « derrière la façade » des expressions affectives codifiées, nous sommes donc invités à développer de nouvelles approches pour l'analyse des formes d'expression (pleurer, rire, larmes, grimacer, se tordre les mains, « batte la semelle », rougir, perdre conscience) pour lesquelles existe déjà un certain nombre d'études.¹³ En outre, il serait certainement souhaitable d'entamer une analyse plus vaste du vocabulaire historique des émotions. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'une série de ré-lectures des matériaux sur certaines expressions affectives qui ont déjà fait l'objet des enquêtes pourrait fournir de nouveaux résultats si elles visent au-delà d'une interprétation qui se situe au sein de la grille « ritualiste ». Au même temps il est évident qu'une telle réorientation serait accompagnée par de nouvelles difficultés de compréhension.

De quels moyens disposons-nous alors afin de nous approcher au domaine des émotions et quels champs concrets seront particulièrement prometteurs pour la recherche ? Quelles sont les disciplines concernées qui s'intéressent à notre sujet dans une visée historique et quelles approches dominent actuellement leurs travaux ? Nous invitons à contribuer à la conférence annuelle de 2009 du « Brackweder Arbeitskreis » tous collègues qui s'intéressent dans leurs travaux à ces questions fondamentales qui seront certainement à discuter de manière plus intense dans les années à venir. Les contributions peuvent être consacrées à des projets individuels qui se consacrent à des approches spécifiques (histoire du corps, anthropologie historique etc.), mais aussi à des stratégies d'analyse interdisciplinaires. D'un intérêt particulier seront des contributions qui visent à discuter des questions centrales de la méthodologie sur la base des études de cas exemplaires ou en se référant à des discussions théoriques actuelles. L'organisation de la conférence actuelle du « Brackweder Arbeitskreis » à Paris, en collaboration avec l'Institut Historique Allemand à Paris, vise à créer une plateforme d'échange entre jeunes chercheuses et chercheurs des communautés scientifiques francophones et germanophones.

kommt unabhängig von Begriffen oder Vorstellungen, die man davon haben kann. » Cf. sur la question de la possibilité d'une expérience sans notions Christiane Schildknecht, « Anschauungen ohne Begriffe ? Zur Nichtbegrifflichkeitsthese von Erfahrung », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 51 (2003), p. 459–475.

¹³ Cf. par exemple Werner Röcke/Hans Rudolf Velten (dir.), *Lachgemeinschaften. Kulturelle Inszenierungen und soziale Wirkungen von Gelächter im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Berlin/New York 2005 (Trends in Medieval Philology 4); Oschema, *Freundschaft und Nähe* (n. 1); John Anthony Burrow, *Gestures and Looks in Medieval Narrative*, Cambridge 2002 (Cambridge Studies in Medieval Literature 48); Piroška Nagy, *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution (V^e-XIII^e siècle)*, Paris 2000.

Des propositions pour des contributions (avec un abstrait d'environ 1 page) sont à envoyer avant le *01 juillet 2009* via mél à

Simona Slanička (simona.slaniccka@uni-bielefeld.de)

ou à

Klaus Oschema (klaus.oschema@zegk.uni-heidelberg.de).

Dans le cadre des conférences du « Brackweder Arbeitskreis » les participants (incl. les intervenants) sont traditionnellement eux-mêmes responsables pour le financement de leurs frais de voyage et du séjour sur place. Grâce au soutien de l'Institut Historique Allemand à Paris, les organisateurs peuvent cependant prendre en charge une partie des coûts. La somme exacte étant dépendante du nombre des intervenants et des participants, les organisateurs donneront des informations plus précises aussi tôt qu'il leur est possible.

Les contributions sont à présenter en langue française ou allemande – afin de faciliter les échanges et la discussion, nous envisageons de distribuer les textes des interventions sous forme de copies parmi les participants. Afin d'assurer la compréhension mutuelle et la possibilité de discussion, il serait souhaitable que les participants aient au moins des connaissances passives de la langue étrangère respective.